

sée, tandis que tu n'épouserai probablement pas miss Stanby. Elle est trop riche pour toi. Après tout, continua-t-il avec une tristesse qui ne lui était pas habituelle, amuse-toi ; la vie est courte, et personne de nous ne sait ce qui lui arrivera demain. Seulement, mon enfant, n'oublie pas que, précisément à cause de la liberté dont tu jouis avec elle, cette jeune fille est confiée à ton honneur.

— Oh ! mon père ! » répondit simplement Armand ; car il aimait si respectueusement, qu'il ne comprenait pas qu'on pût soupçonner son amour.

Cependant le temps marchait. La veille du départ de l'*Argus*, miss Stanby et Armand, par un secret instinct du cœur, voulurent recommencer leur promenade du premier jour. Mais ils n'étaient plus joyeux, quoique la nature fût encore en fête.

« Voici l'endroit où nous avons rencontré la vieille femme, » dit Lucy quand ils furent arrivés au ruisseau.

Armand n'osa pas ajouter qu'elle leur avait souhaité de l'amour et du bonheur. Il se tut. Ils remontèrent alors les bords du petit cours d'eau, et parvinrent bientôt à sa source. Cette source sortait avec un léger murmure d'une roche inclinée, tapissée de mousse et formant ainsi une voûte de verdure naturelle, pleine de fraîcheur et impénétrable aux rayons du soleil. Ils s'assirent sur une large pierre, à côté d'un de l'autre, et restèrent silencieux. De flexibles rameaux s'enlaçaient au-dessus de leurs têtes, et l'eau de la source filtra à travers les feuilles. Tout à coup Lucy, pour rompre ce silence qui était pénible, saisit une petite branche et la secoua sur le front d'Armand. D'abord tous les deux se mirent à rire ; mais les gouttes d'eau tombant du front d'Armand sur ses joues, sillonnaient lentement son visage.

« Oh ! fit Lucy, cela ressemble à des larmes ! »

Et, toute troublée, presque tremblante, d'un mouvement irrésistible elle essuya avec son mouchoir le visage d'Armand. Elle s'aperçut alors que le jeune homme avait les yeux humides.

« Qu'avez-vous ? lui dit-elle.

— Vous me le demandez ? Ne devez-vous pas partir demain ? Je ne vous verrai peut-être plus jamais.

— Avant un an, mon ami, je serai en Angleterre ; vous serez en France. Ne pourrions-nous pas nous retrouver ?

— Jamais comme ici, répondit Armand, jamais de la même façon que sous ces grands arbres, où il me semble qu'il y a vingt ans que je vous connais. Ah ! continua-t-il en s'efforçant de sourire, les marins ont un faible cœur, car je ne puis me faire à l'idée de cette séparation.

Miss Stanby parut hésiter et rougit beaucoup. Puis, avec une dignité pleine de charme, elle tendit sa main à Armand et lui dit à demi-voix, en anglais :

« Armand, *will you be engaged with me ?* »

Le jeune homme s'agenouilla, prit la main qu'elle lui tendait et la serra avec une émotion contenue.

« Oui, dit-il, et je vous aimerai pendant toute ma vie. »

Cependant il avait peine à croire à son bonheur, et il ne put s'empêcher d'ajouter :

« Mais votre père consentira-t-il à cette union ? »

— Oh ! mon père fait tout ce que je désire, et d'ail-

leurs, aujourd'hui même, je lui parlerai de nos projets. »

Ils revinrent à l'habitation, pressés l'un contre l'autre, se regardant de temps en temps, se serrant la main, mais sans échanger une parole. Leurs cœurs s'entendaient et fléchissaient pourtant sous le poids d'un mélancolique bonheur. Ces heures de tendresse partagée, les plus belles qu'ils eussent encore goûtées, devaient passer si vite ! En mettant le pied dans la prairie, ils se retournèrent d'un commun accord pour contempler cette forêt dont les mystérieux ombrages avaient abrité leurs naissances amoureuses et qu'ils voyaient sans doute pour la dernière fois. En ce moment, agitée par la brise, elle inclinait ses cimes de leur côté et semblait leur dire adieu. Ils voulurent emporter d'elle un souvenir et jetèrent les yeux autour d'eux. Ils aperçurent deux fleurs rouges sur la même tige dans le creux d'un vieil arbre. Ils les cueillirent et les échangèrent, puis, d'un pas plus rapide et sans détourner la tête, ils poursuivirent leur chemin.

Le lendemain, qui était le jour du départ, sir William et sa fille, le commandant et Armand déjeunèrent à bord de l'*Argus*. Le repas était triste. Le commandant avait donné l'ordre à son second d'établir toutes les voiles et de virer à pic pendant le déjeuner, afin qu'il n'y eût plus qu'à déramer et à hisser le grand foc. Les commandements qu'ils entendaient, le bruit des manœuvres au-dessus de leurs têtes, troublaient les convives en leur rappelant combien était proche l'instant de la séparation. Bientôt, en effet, on vint prévenir M. Dormond que tout était prêt.

« Allons, mon garçon, dit-il à Armand, voici le moment de faire tes adieux. »

Tout le monde se leva de table.

« Mon cher commandant, dit sir William en souriant, puisque ces enfants doivent se retrouver un jour, il ne faut pas qu'ils se quittent en étrangers. — Armand, embrassez votre fiancée. »

Armand alla au-devant de miss Stanby, qui pleurait, et l'embrassa.

« Maintenant, sir William, dit à son tour le commandant, restez ici avec votre fille ; je vais reconduire mon fils jusqu'à son canot. »

Tous deux montèrent sur le pont. L'équipage était à ses postes de manœuvre. Le vieux marin essayait de faire bonne contenance, mais il était très-ému.

Arrivé à la coupée, il embrassa son fils et lui serra la main avec force. Puis il marcha précipitamment vers son banc de quart, mais, au bout de quelques pas, il se retourna malgré lui et vit que le jeune homme n'avait pas encore descendu l'échelle.

« Armand ! lui cria-t-il.

— Mon père ! dit Armand en accourant.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, mon pauvre enfant, mais j'ai voulu t'embrasser encore une fois.

Il lui prit la tête dans ses deux mains et le baisa au front à plusieurs reprises.

« Allons, dit-il, j'espère que nous nous reverrons bientôt, mais, en tout cas, suis ta carrière avec honneur et soutiens-toi de ton père. »

Il n'attendit pas la réponse de son fils, sauta sur son banc de quart et cria d'une voix vibrante : « Dérapez ! »

Les hommes qui étaient au cabestan levèrent l'ancre